(1872, in-18); *Algèbre et trigonométrie, avec problèmes* (1873, in-12); les *Auxiliaires, récits sur les animaux utiles* (1873, in-12); *Chimie* (1873, in-12); *Eléments de géométrie* (1873, in-12); *Lectures scientifiques: zoologie* (1873, in-12); *Aurore, cent récits sur des sujets variés* (1874, in-12); *Botanique* (1874, in-18); *Eléments de physique* (1874, in-12); les *Serviteurs, récits sur les animaux domestiques* (1875, in-12); la *Plante*, leçons sur la botanique (1875, in-12); *l'Industrie* (1875, in-12); *Cours complet d'enseignement littéraire et scientifique* (1876, in-12); *Géographie* (1876, in-12), etc.

FABRE (Ferdinand), romancier français, né à Bédarieux (Hérault) en 1830. Son père, architecte, puis entrepreneur de travaux publics, le plaça au collége de sa ville natale. L'enfant, peu surveillé, faisait souvent l'école buissonnière et préférait à l'étude du *De viris illustribus* la pêche aux truites dans la rivière d'Orb. L'autorité paternelle sentit le besoin de le confier à son oncle Fulcrand Fabre, curé de Camplong. Le brave ecclésiastique, connaissant la nature ardente de son neveu, préféra lui donner libre carrière que de la réprimer. Il laissa son neveu courir gaiement dans les montagnes, s'ébattre avec les pâtres cévenols, aspirer à pleins poumons l'air de la liberté. Entre temps, l'oncle, par de douces paroles, ramenait à l'étude l'enfant fougueux. Au bout de deux ans de cette éducation en quelque sorte en plein vent, on envoie l'écolier au petit séminaire de Saint-Pons, et plus tard au grand séminaire de Montpellier. Mais, au bout de quelque temps, sa désillusion fut complète. En présence des mesquines réalités de la vie ecclésiastique, le jeune homme renonça à la prêtrise. Il a soif de la vie et se sent irrésistiblement entraîné vers Paris. Se méfiant du naturel fougueux du jeune homme, le père part avec lui. Il place son fils chez un avoué. Ferdinand Fabre y reste seulement quinze jours; piqué par la tarentule littéraire, il se souvient qu'il a dans son portefeuille des lettres de recommandation pour deux membres de l'Académie française, Viennet et Flourens. Tous deux lui font entrevoir les déceptions cruelles que lui prépare la vie littéraire. Un instant le jeune homme est découragé. Cependant son père, dévoré de la nostalgie des Cévennes, regagne ses chères montagnes. Voici Ferdinand Fabre seul. Le pauvre provincial va cacher sa solitude dans un petit logement de la rue Copeau. Là, en tête à tête avec la Muse, il écrit un volume, les *Feuilles de lierre*, qui attire l'attention sur lui. Mais il tombe malade et retourne dans les Cévennes, où il se rétablit rapidement. C'est alors qu'il écrit son premier roman, les *Courbezon*. Il revient à Paris avec son œuvre et frappe à la porte de la *Revue des Deux-Mondes*. La porte lui est fermée au nez. La *Revue contemporaine*, plus hospitalière, accueille les *Courbezon*, qui sont remarqués par Sainte-Beuve. Dans les *Nouveaux lundis*, le critique dit : « Les *Courbezon* sont un des meilleurs romans modernes. » Cette fois-ci, Ferdinand Fabre avait trouvé sa voie. Après plus de dix ans de lutte, il enfonçait la porte du succès. Les *Courbezon* (1862, in-16) furent couronnés par l'Académie française. Les autres œuvres de Ferdinand Fabre sont : *Julien Savignac* (1863, in-12); *Mlle de Malavieille* (1865, in-12); le *Chevrier* (1868, in-12); *l'Abbé Tigrane* (1873, in-12); le *Marquis de Pierrerue* (1874, 2 vol. in-12); *Barnabé* (1875, in-12); enfin, un grand roman, la *Petite mère*, divisé en quatre parties : la *Paroisse du jugement dernier*, le *Calvaire de la baronne Fuster*, le *Combat de la fabrique Bergonnier* et l'*Hospice des enfants assistés*, œuvre très-remarquable qui a été publiée par le journal le *Temps*.

FABRE D'ENVIEU (Jules), écrivain ecclésiastique français, né à Castres (Tarn) en 1821. Il entra dans les ordres, reçut la prêtrise et prit le grade de docteur en théologie. L'abbé Fabre est devenu professeur d'histoire sainte à la Faculté de théologie de Paris. On lui doit les ouvrages suivants : *Cours de philosophie* ou *Nouvelle exposition des principes de cette science* (1863-1867, 2 vol. in-8°); *Défense de l'ontologisme contre les attaques de quelques écrivains qui se disent disciples de saint Thomas* (1862, in-8°); *Réponse aux lettres d'un sensualiste contre l'ontologisme* (1865, in-8°); les *Origines de la terre et de l'homme d'après la Bible et d'après la science* (1873, in-8°); *Onomatologie de la géographie grecque* ou l'*Art d'apprendre le dictionnaire grec en étudiant la géographie de la Grèce ancienne et de ses colonies* (1874, in-8°), etc.

FABRÈGUE s. f. (fa-brè-gue). Bot. Plante dont les feuilles ressemblent à celles du serpolet.

FABRICIEN, ENNE adj. (fa-bri-si-ain, è-ne — rad. *fabrique*). Qui se rapporte aux fabriques des paroisses : *L'administration* FABRICIENNE.

FABULEUX, EUSE adj. — **Encycl.** *Temps fabuleux.* Au siècle dernier (an 1776), un prêtre pieux et plus zélé qu'éclairé, Guérin du Rocher, a publié en sept gros volumes ce qu'il appelait une *Histoire véritable des temps fabuleux*, où il n'a eu d'autre but que de conclure à la nécessité de la révélation ; s'inspirant de Bossuet, qui s'était proposé le même but, il fait pivoter toute l'antiquité sur les annales d'un petit peuple inconnu du reste du monde et il essaye d'assoir un monument sur une pointe d'aiguille, jeux d'enfants ou d'illuminés, qui n'ont rien de commun avec l'histoire véritable. En résumant ici ce qui a été découvert par les temps obscurs par des investigateurs plus sérieux et plus désintéressés que Bossuet et ses disciples, nous nous proposons un but tout différent et nous nous garderons bien surtout de donner des conjectures pour des réalités. Au delà des temps historiques, la vue se trouble; on n'a, pour se guider dans les ténèbres, que le fil souvent interrompu des traditions et des légendes populaires recueillies par les poëtes, ou des débris de monuments dont le sens allégorique se prête à mille interprétations. Mais cette étude a ses charmes comme ses périls et l'on s'y sent comme invinciblement attiré. Plus l'homme vieillit, plus il se plaît à interroger ses souvenirs et à rechercher jusqu'au pied de son berceau les vestiges de son existence. Il en est même de l'humanité. Dans un temps agité qui réclame toute notre attention, en face d'un avenir gros d'événements, le cercle de la pensée humaine s'étend en arrière, par delà les temps que nous racontent des annales certaines. D'autre part, depuis quelques années, les sciences naturelles et philosophiques se sont posé de graves problèmes, sur lesquels une connaissance plus approfondie des origines humaines jetterait de vives lumières. De là ce penchant à sonder une antiquité mystérieuse dont il Boucher, ni Guérin du Rocher n'ont soulevé le rideau.

On appelle temps *fabuleux* les longs siècles écoulés depuis le déluge, dont la date n'est pas certaine, jusqu'à Hésiode et Homère, où commence l'histoire écrite : temps *fabuleux* pour nous, en effet, puisque nous ne les voyons qu'à travers l'allégorie des fables mythologiques. Nous laisserons ici à la mythologie ce qui est de son domaine. Nous nous bornerons à résumer le caractère spécial des institutions religieuses, politiques et civiles, des sciences et des arts, tel qu'il se présente dans les quatre ou cing grands groupes de civilisation primitive, ou Chine, dans l'Inde, en Perse, en Egypte et dans l'ancienne Grèce; non que nous considérions l'état social de ces contrées comme l'état primitif de l'humanité. Les Indous font remonter leur existence à vingt mille ans et peut-être encore sont-ils trop modestes. Si l'on considère, en effet, d'une part, la lenteur de la marche du progrès et, en second lieu, ce que pouvait être, avant ses évolutions successives, l'ébauche de l'être humain d'après les découvertes anthropologues de la science moderne, vingt mille ans n'ont pas dû suffire à l'élaboration de l'espèce telle qu'elle se présente chez nos plus anciens ancêtres connus. Mais passons au déluge.

De toutes les traditions antiques, la plus universelle est celle du déluge, que le *Grand Dictionnaire* a traitée longuement dans un article spécial. Après la tradition du déluge, la plus répandue est celle de l'âge d'or, chantée par tous les poëtes, et à laquelle on ne peut attacher aucune importance historique. A moins d'admettre l'existence d'un peuple primitif ou d'un peuple heureux, d'un peuple unique d'où seraient sortis tous les autres, comme autant d'essaims coloniaux, puis dont la trace se serait perdue (cette hypothèse a ses partisans), nous ne voyons aucune contrée connue qui puisse se flatter d'avoir été le séjour privilégié de mortels heureux vivant au sein d'une large abondance et dans une sainte innocence. L'histoire géologique de notre planète repousse absolument cette hypothèse. La nature, qui n'est pas prodigue de ses dons, ne se les laisse arracher que par d'opiniâtres et savants efforts, dont les premiers hommes étaient certainement incapables. Ce n'est pas, enfin, au berceau des sociétés que naissent les idées morales, trésors plus précieux encore et qui sont la conquête des siècles. Inquiets pour leur misérable existence de chaque jour, tremblants, éperdus à l'aspect des redoutables phénomènes de la nature, soumis enfin à la dure autorité de leurs prêtres, à toutes les terreurs de la superstition, les hommes étaient plutôt disposés à s'exterminer les uns les autres qu'à fraterniser dans la douce paix de l'innocence. L'âge d'or n'est donc qu'une belle fiction. C'est la fable de la jeunesse poétisée par les regrets et par les souvenirs, fable éternelle que débitent encore les vieillards de notre temps et que nos petits-enfants répéteront encore. Qui, de nos jours, n'a entendu dire que, dans le bon vieux temps, les hommes étaient plus robustes et meilleurs, l'air plus salubre, les saisons plus belles et les fruits plus savoureux? Nous nous dupons ainsi nous-mêmes par nos propres souvenirs.

Ce qui est plus certain que l'âge d'or, c'est l'âge de la terreur. Aux souvenirs du déluge, perpétués par la tradition, s'ajoutent les éruptions volcaniques, les tremblements de terre, les tonnerres, les ouragans, les pluies extraordinaires, qui font craindre de nouveaux bouleversements de la nature. En même temps, à la vérité, naissent les premières sciences cosmologiques et astronomiques, qui, par l'explication plus ou moins plausible, mais naturelle, de ces phénomènes effrayants, pourraient contribuer à prévenir ou à dissiper les terreurs humaines. Mais ces sciences, peu accessibles au vulgaire, deviennent, entre les mains des prêtres, gardiennes jalouses de ce précieux dépôt, un instrument de despotisme. De telle sorte que, si l'on résume en quelques mots la pensée générale de ces premiers temps, elle tiendra dans ces trois termes : despotisme théocratique, terreur, superstition.

Quoi qu'il en soit, ce fut déjà un grand progrès que l'établissement de gouvernements réguliers au milieu de peuplades sauvages. Les premières lueurs de la civilisation apparaissent à la fois en Chaldée, en Chine, dans l'Inde et en Egypte. Elles sont essentiellement religieuses. Sous le nom de dieux imaginaires, des Fo, des Brahma, des Ahriman, des Osiris, des Apollon, des Mercure, des Cérès, des Cybèle et des Proserpine, ce qu'on adore, ce sont les forces mystérieuses de la nature. Leur dénominateur commun, dans les livres des Hébreux le constatent, et rien n'est plus plaisant que les efforts des Pères de l'Eglise chrétienne pour la nier ou en détourner le sens. Les plus ignorants (ce sont toujours les plus hardis) vont jusqu'à prétendre que les dieux du paganisme sont nés de l'abus qu'auraient fait toutes les nations des livres de Moïse et de l'histoire de la Judée; comme si, pour ne parler que de la nation la plus voisine, l'Egypte n'avait pas été, tout au contraire, la première initiatrice du peuple nomade qu'elle avait pendant plusieurs centaines d'années abrité sous sa tente! Paganisme et judaïsme sont deux mythologies puisées à la source commune, la nature mal interprétée a fourni les éléments.

Dans tout l'Orient, c'est un fait constaté, la Fable ne serait qu'un couvrir d'un voile figuré les vérités physiques et à en dérober aux yeux du vulgaire le véritable sens. Outre les connaissances élémentaires et usuelles, telles que l'écriture, l'art de semer, de tisser et de bâtir, les anciens Chaldéens, que favorisaient un ciel pur et un climat tempéré, tirent, par l'observation des astres, jeté les bases de l'astronomie. A quelle époque remontent leur zodiaque, la division de l'année et la découverte de la nieuse période de dix-neuf années, par laquelle se règlent encore les phases de la lune? On l'ignore; mais, à coup sûr, on peut leur attribuer au moins six mille ans de date. Par l'histoire de l'astronomie ancienne, nous savons que Persépolis fut bâtie l'an 3209 avant l'ère chrétienne. Diemschid, qui y établit son empire, y fit son entrée le jour même où le soleil passe dans la constellation du Bélier, et ce jour fut choisi pour le commencement de l'année, et il devint le point de départ de la première période de l'année solaire, fixée à 365 jours et un quart. Or il fallait, à ce temps reculé, que l'astronomie eût déjà fait de grands progrès pour que les calculs pussent s'établir avec une telle précision. Ce n'est pas un peuple naissant qui consacrait la fondation d'une capitale par un symbole empruntè aux phénomènes célestes. Les mages chaldéens furent certainement des esprits éminents, et leur génie, dont la trace se perd à une longue distance nous pouvons à peine juger, se révèle encore mieux dans leurs idées religieuses, supérieures non-Amoins d'admettre l'existence d'un Dieu primitif ou d'un peuple heureux, d'un peuple unique d'où seraient sortis tous les autres, comme autant d'essaims coloniaux, puis dont la trace se serait perdue (cette hypothèse a ses partisans), nous ne voyons aucune contrée connue qui puisse se flatter d'avoir été le séjour privilégié de mortels heureux vivant au sein d'une large abondance et dans une sainte innocence. L'histoire géologique de notre planète repousse absolument cette hypothèse. La nature, qui n'est pas prodigue de ses dons, ne se les laisse arracher que par d'opiniâtres et savants efforts, dont les premiers hommes étaient certainement incapables. Ce n'est pas, enfin, au berceau des sociétés que naissent les idées morales, trésors plus précieux encore et qui sont la conquête des siècles. Inquiets pour leur misérable existence de chaque jour, tremblants, éperdus à l'aspect des redoutables phénomènes de la nature, soumis enfin à la dure autorité de leurs prêtres, à toutes les terreurs de la superstition, les hommes étaient plutôt disposés à s'exterminer les uns les autres qu'à fraterniser dans la douce paix de l'innocence. L'âge d'or n'est donc qu'une belle fiction. C'est la fable de la jeunesse poétisée par les regrets et par les souvenirs, fable éternelle que débitent encore les vieillards de notre temps et que nos petits-enfants répéteront encore. Qui, de nos jours, n'a entendu dire que, dans le bon vieux temps, les hommes étaient plus robustes et meilleurs, l'air plus salubre, les saisons plus belles et les fruits plus savoureux? Nous nous dupons ainsi nous-mêmes par nos propres souvenirs.

Ce qui est plus certain que l'âge d'or, c'est l'âge de la terreur. Aux souvenirs du déluge, perpétués par la tradition, s'ajoutent les éruptions volcaniques, les tremblements de terre, les tonnerres, les ouragans, les pluies extraordinaires, qui font craindre de nouveaux bouleversements de la nature. En même temps, à la vérité, naissent les premières sciences cosmologiques et astronomiques, qui, par l'explication plus ou moins plausible, mais naturelle, de ces phénomènes effrayants, pourraient contribuer à prévenir ou à dissiper les terreurs humaines. Mais ces sciences, peu accessibles au vulgaire, deviennent, entre les mains des prêtres, gardiennes jalouses de ce précieux dépôt, un instrument de despotisme. De telle sorte que, si l'on résume en quelques mots la pensée générale de ces premiers temps, elle tiendra dans ces trois termes : despotisme théocratique, terreur, superstition.

Quoi qu'il en soit, ce fut déjà un grand progrès que l'établissement de gouvernements réguliers au milieu de peuplades sauvages. Les premières lueurs de la civilisation apparaissent à la fois en Chaldée, en Chine, dans l'Inde et en Egypte. Elles sont essentiellement religieuses. Sous le nom de dieux imaginaires, des Fo, des Brahma, des Ahriman, des Osiris, des Apollon, des Mercure, des Cérès, des Cybèle et des Proserpine, ce qu'on adore, ce sont les forces mystérieuses de la nature. Leur dénominateur commun, dans les livres des Hébreux le constatent, et rien n'est plus plaisant que les efforts des Pères de l'Eglise chrétienne pour la nier ou en détourner le sens. Les plus ignorants (ce sont toujours les plus hardis) vont jusqu'à prétendre que les dieux du paganisme sont nés de l'abus qu'auraient fait toutes les nations des livres de Moïse et de l'histoire de la Judée; comme si, pour ne parler que de la nation la plus voisine, l'Egypte n'avait pas été, tout au contraire, la première initiatrice du peuple nomade qu'elle avait pendant plusieurs centaines d'années abrité sous sa tente! Paganisme et judaïsme sont deux mythologies puisées à la source commune, la nature mal interprétée a fourni les éléments.

Dans tout l'Orient, c'est un fait constaté, la Fable ne serait qu'un couvrir d'un voile figuré les vérités physiques et à en dérober aux yeux du vulgaire le véritable sens. Outre les connaissances élémentaires et usuelles, telles que l'écriture, l'art de semer, de tisser et de bâtir, les anciens Chaldéens, que favorisaient un ciel pur et un climat tempéré, tirent, par l'observation des astres, jeté les bases de l'astronomie. A quelle époque remontent leur zodiaque, la division de l'année et la découverte de la nieuse période de dix-neuf années, par laquelle se règlent encore les phases de la lune? On l'ignore; mais, à coup sûr, on peut leur attribuer au moins six mille ans de date. Par l'histoire de l'astronomie ancienne, nous savons que Persépolis fut bâtie l'an 3209 avant l'ère chrétienne. Diemschid, qui y établit son empire, y fit son entrée le jour même où le soleil passe dans la constellation du Bélier, et ce jour fut choisi pour le commencement de l'année, et il devint le point de départ de la première période de l'année solaire, fixée à 365 jours et un quart. Or il fallait, à ce temps reculé, que l'astronomie eût déjà fait de grands progrès pour que les calculs pussent s'établir avec une telle précision. Ce n'est pas un peuple naissant qui consacrait la fondation d'une capitale par un symbole empruntè aux phénomènes célestes. Les mages chaldéens furent certainement des esprits éminents, et leur génie, dont la trace se perd à une longue distance nous pouvons à peine juger, se révèle encore mieux dans leurs idées religieuses, supérieures non-

A moins d'admettre l'existence d'un Dieu primitif ou d'un peuple heureux, d'un peuple unique d'où seraient sortis tous les autres, comme autant d'essaims coloniaux, puis dont la trace se serait perdue (cette hypothèse a ses partisans), nous ne voyons aucune contrée connue qui puisse se flatter d'avoir été le séjour privilégié de mortels heureux vivant au sein d'une large abondance et dans une sainte innocence. L'histoire géologique de notre planète repousse absolument cette hypothèse. La nature, qui n'est pas prodigue de ses dons, ne se les laisse arracher que par d'opiniâtres et savants efforts, dont les premiers hommes étaient certainement incapables. Ce n'est pas, enfin, au berceau des sociétés que naissent les idées morales, trésors plus précieux encore et qui sont la conquête des siècles. Inquiets pour leur misérable existence de chaque jour, tremblants, éperdus à l'aspect des redoutables phénomènes de la nature, soumis enfin à la dure autorité de leurs prêtres, à toutes les terreurs de la superstition, les hommes étaient plutôt disposés à s'exterminer les uns les autres qu'à fraterniser dans la douce paix de l'innocence. L'âge d'or n'est donc qu'une belle fiction. C'est la fable de la jeunesse poétisée par les regrets et par les souvenirs, fable éternelle que débitent encore les vieillards de notre temps et que nos petits-enfants répéteront encore. Qui, de nos jours, n'a entendu dire que, dans le bon vieux temps, les hommes étaient plus robustes et meilleurs, l'air plus salubre, les saisons plus belles et les fruits plus savoureux? Nous nous dupons ainsi nous-mêmes par nos propres souvenirs.

Ce qui est plus certain que l'âge d'or, c'est l'âge de la terreur. Aux souvenirs du déluge, perpétués par la tradition, s'ajoutent les éruptions volcaniques, les tremblements de terre, les tonnerres, les ouragans, les pluies extraordinaires, qui font craindre de nouveaux bouleversements de la nature. En même temps, à la vérité, naissent les premières sciences cosmologiques et astronomiques, qui, par l'explication plus ou moins plausible, mais naturelle, de ces phénomènes effrayants, pourraient contribuer à pré-

créatures. Les brahmes ajoutaient qu'il n'y a rien de réel dans nos sensations, que l'univers n'est qu'une illusion, qu'une espèce de songe, parce que ce qui paraît à nos yeux n'est que la manifestation extérieure de Dieu. Ce fut le point de départ de l'Asie en Europe. Les Pélasges ne savaient pas même diviser l'année, et, jusqu'à la 1re olympiade, il n'y a pas de trace de documents astronomiques. Les prêtres ne connaissaient pas le sens de leurs mystères, et il fallut que les philosophes eux-mêmes, Thalès, Bias, Pythagore en fête, vinssent les leur expliquer rationnellement pour que l'esprit humain se dégageât de ses langes et se lançât enfin dans toutes les directions à la recherche de la vérité. C'est ici que commence, en réalité, la période historique et que se termine, par l'évanouissement des mystères, l'ère des temps *fabuleux*.

FABULINUS, divinité à laquelle les Romains offraient un sacrifice dès que les enfants commençaient à parler.

FABULOSITÉ s. f. (fa-bu-lo-zi-té — rad. *fabuleux*). Caractère fabuleux.

FACHES, bourg de France (Nord), cant., arrond. et à 6 kilom. de Lille; pop. aggl., 553 hab. — pop. tot., 2,928 hab.

FACHIMAN, cami célèbre par ses conquêtes dans la mythologie japonaise et dieu de la guerre pour les partisans du sintoïsme. Un empereur le fait descendre du ciel, au XVIe siècle, un temple magnifique à Meako. Tous les ferrements de ce temple se composaient de lames de fer, et avant les temps elle circule d'êtres en êtres, les ancêtres des productions, et vous serez au cœur même du problème capital que se pose le naturalisme moderne. Et ce n'est pas sans doute les débris épars chez les divers peuples qui se sont partagés, nous ne saurons jamais bien à quel degré de perfection étaient parvenues les sciences orientales, dans ces prétendues antéhistoriques; mais nous en savons assez pour nous en former une idée générale. La Fable est parvenue à nous, tantôt en allégories profanes, y compris le dogme de la transmigration des âmes, cachent des vérités physiques déduites d'observations incomplètes, et se traduisent par des préceptes rigoureux dans les législations religieuses et dans la morale pratique. Et peut-être faut-il qu'il en fût ainsi pour que ces vérités, conservées par les fables populaires, parvinssent jusqu'à nous.

Les Chaldéens avaient observé, les Indous avaient pensé, les Egyptiens avaient appliqué; les Grecs vinrent beaucoup plus tard, et leur rôle spécial fut de poétiser. Par l'interprétation des œuvres lyriques de l'ancienne Grèce, nous connaissons mieux l'histoire des premiers habitants de la Hellade que celle des populations asiatiques. Par une conformité frappante avec les conséquences du déluge dans d'autres pays, nous voyons les peuplades autochthones de la Hellade descendre des montagnes et des plateaux de l'Epire, de la Macédoine et de la Thessalie, pour se répandre successivement dans le Péloponèse et dans les îles. Au premier rang sont les Pélasges, pasteurs d'abord, puis agriculteurs. Et, comme ils paraissent les plus anciens, ils donnent leur nom à la patrie commune, Pélasgie, ou Pélasgie. Ce sont les descendants de Pélasge, qui bâtit la première ville, Lycosure, sur le mont Lycée. De la vie patriarcale, ils passèrent à la vie guerrière et conquirent l'Attique, la Béotie, puis la Phocide, la Crète, Eubée, Rhodes et les autres îles de l'Archipel, puis enfin la Troade et la Bithynie. Par les analogies de conformation, de langage et de mœurs, on voit que les Celtes, les Germains et les anciens Slaves n'étient que des rameaux détachés de la souche commune des Pélasges, et, de même que les Scythes étaient descendus des plateaux de la haute Asie en se répandant soit vers le sud, soit vers les immenses plaines du nord, une partie des Pélasges de la Thessalie et de l'Epire s'était jetée, en les remontant, dans les plaines du Danube et de ses affluents. Pausanias dit qu'ils vécurent longtemps de faînes et de glands doux, ce qui suppose une civilisation très-arriérée. D'après la légende de l'Attique, le premier grain de blé fut apporté à Athènes par Triptolème et devint l'objet de fêtes commémoratives qui y attirèrent longtemps les pélerinages. Il est dit quelque fable analogue à celle des Cyclopes, qui inventèrent le feu et furent les premiers forgerons. Les Pélasges n'écrivaient pas. Ils ne se servaient que d'une langue guturale dont les éléments se fondirent dans les dialectes plus savants dérivés du sanscrit. L'écriture n'y fut apportée que par les Phéniciens.

Les Pélasges furent le vrai noyau de la Hellade. Les Lélèges n'étaient que des pirates. Les autres se fondirent peu à peu, comme plus tard les Goths et les Vandales parmi les peuples occidentaux. Le tout prit enfin le nom de Hellènes, dix ou douze siècles avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire à cette époque un peu indécise où commence l'ère historique.

Quelle était la religion des Pélasges enseignée par les prêtres? Si l'on en croit Hérodote, tous leurs dieux leur seraient venus de

L'Asie par l'Egypte; et, en effet, par certaines similitudes de culte autant que par le fond des doctrines, on y reconnaît le naturalisme. Le naturalisme, qu'est-ce? Le naturalisme, c'est le mythique, qu'est-ce? Le mythique, c'est la manifestation extérieure de Dieu. Ce n'est certes pas de prime saut que l'esprit humain avait pu s'élever à ces hauteurs métaphysiques, où se sont perdus, quatorze siècles plus tard, Malebranche et Berkeley. Dans les fables indoues comme dans la religion des brahmes, il faut absolument reconnaître la longue élaboration du temps. Ce n'est pas là le lieu du discuter la valeur du système métaphysique de l'Inde, que résume si bien la métempsycose, mais il est impossible d'en méconnaître la sublimité. Il n'est pas donné à des peuples ignorants de se tromper ainsi.

Dans l'Inde comme en Perse, la physique, enveloppée dans les métaphores de la Fable, est devenue tout un système de théologie. Le double principe des mages se retrouve, jusque dans la philosophie chinoise de date postérieure, qui n'admet qu'une matière simple et le mouvement qui la modifie pour produire « l'yang. » Les philosophes ayant annoncé, après de nombreuses recherches et de patientes méditations, qu'il y a deux principes contraires dans la nature, le vulgaire en a fait des dieux qui se battent sur la terre. C'est ainsi que procède la Fable. De cette matière unique et mue par une force immanente, émanent des idées mystiques ou superstitieuses, puis ajoutez cette vérité professée par la philosophie indoue, que la matière est éternelle, incréée, que la quantité de cette matière n'est susceptible ni d'augmentation ni de diminution, que depuis les temps et avant les temps elle circule d'êtres en êtres, les ancêtres des productions, et vous serez au cœur même du problème capital que se pose le naturalisme moderne. Et ce n'est pas sans doute les débris épars chez les divers peuples qui se sont partagés, nous ne saurons jamais bien à quel degré de perfection étaient parvenues les sciences orientales, dans ces prétendues antéhistoriques; mais nous en savons assez pour nous en former une idée générale. La Fable est parvenue à nous, tantôt en allégories profanes, y compris le dogme de la transmigration des âmes, cachent des vérités physiques déduites d'observations incomplètes, et se traduisent par des préceptes rigoureux dans les législations religieuses et dans la morale pratique. Et peut-être faut-il qu'il en fût ainsi pour que ces vérités, conservées par les fables populaires, parvinssent jusqu'à nous.

Les Chaldéens avaient observé, les Indous avaient pensé, les Egyptiens avaient appliqué; les Grecs vinrent beaucoup plus tard, et leur rôle spécial fut de poétiser. Par l'interprétation des œuvres lyriques de l'ancienne Grèce, nous connaissons mieux l'histoire des premiers habitants de la Hellade que celle des populations asiatiques. Par une conformité frappante avec les conséquences du déluge dans d'autres pays, nous voyons les peuplades autochthones de la Hellade descendre des montagnes et des plateaux de l'Epire, de la Macédoine et de la Thessalie, pour se répandre successivement dans le Péloponèse et dans les îles. Au premier rang sont les Pélasges, pasteurs d'abord, puis agriculteurs. Et, comme ils paraissent les plus anciens, ils donnent leur nom à la patrie commune, Pélasgie, ou Pélasgie. Ce sont les descendants de Pélasge, qui bâtit la première ville, Lycosure, sur le mont Lycée. De la vie patriarcale, ils passèrent à la vie guerrière et conquirent l'Attique, la Béotie, puis la Phocide, la Crète, Eubée, Rhodes et les autres îles de l'Archipel, puis enfin la Troade et la Bithynie. Par les analogies de conformation, de langage et de mœurs, on voit que les Celtes, les Germains et les anciens Slaves n'étient que des rameaux détachés de la souche commune des Pélasges, et, de même que les Scythes étaient descendus des plateaux de la haute Asie en se répandant soit vers le sud, soit vers les immenses plaines du nord, une partie des Pélasges de la Thessalie et de l'Epire s'était jetée, en les remontant, dans les plaines du Danube et de ses affluents. Pausanias dit qu'ils vécurent longtemps de faînes et de glands doux, ce qui suppose une civilisation très-arriérée. D'après la légende de l'Attique, le premier grain de blé fut apporté à Athènes par Triptolème et devint l'objet de fêtes commémoratives qui y attirèrent longtemps les pélerinages. Il est dit quelque fable analogue à celle des Cyclopes, qui inventèrent le feu et furent les premiers forgerons. Les Pélasges n'écrivaient pas. Ils ne se servaient que d'une langue guturale dont les éléments se fondirent dans les dialectes plus savants dérivés du sanscrit. L'écriture n'y fut apportée que par les Phéniciens.

Les Pélasges furent le vrai noyau de la Hellade. Les Lélèges n'étaient que des pirates. Les autres se fondirent peu à peu, comme plus tard les Goths et les Vandales parmi les peuples occidentaux. Le tout prit enfin le nom de Hellènes, dix ou douze siècles avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire à cette époque un peu indécise où commence l'ère historique.

Quelle était la religion des Pélasges enseignée par les prêtres? Si l'on en croit Hérodote, tous leurs dieux leur seraient venus de

FAC-SIMILER v. a. ou tr. (fa-ksi-mi-lé). Reproduire au moyen d'un fac-simile : *Il faudra* FAC-SIMILER *quelques-unes de ces lettres.*

FACTICEMENT adv. (fa-kti-se-man — rad. *factice*). D'une manière factice : *Les gens de Paris ne vivent que* FACTICEMENT. (Mercier.)

FACTIEUSEMENT adv. (fa-ksi-eu-ze-man — rad. *factieux*). D'une manière factieuse, dans un esprit factieux.

* **FACULTÉ** s. f. — Au pluriel, il se dit de marchandises indéterminées mentionnées dans un contrat d'assurance. Une assurance sur facultés est une assurance sur des marchandises quelconques qu'on embarquera plus tard.

Facultés libres, Facultés catholiques. V. ENSEIGNEMENT (liberté de l'), dans ce *Supplément*.

Fadette (LA PETITE), opéra-comique en trois actes et cinq tableaux, livret de Mme George Sand et de M. Michel Carré, musique de M. Théodore Semet; représenté à l'Opéra-Comique le 17 septembre 1869. Le roman de la *Petite Fadette* est trop connu pour qu'une analyse de la pièce soit nécessaire : nous ferons observer que ce mélange de sentimentalité et de réalisme qui en a fait le succès a nui beaucoup à celui de l'opéra. Le thème de l'œuvre littéraire ne pouvait être goûté qu'à l'aide de détails multipliés, d'épisodes et de longs dialogues. Dans une œuvre dramatique, l'action doit être simple, et non entravée par les descriptions et les analyses du sentiment. Là où Sedaine, ou tout simplement Desforges avait pleinement réussi, Mme George Sand a échoué. Un musicien laborieux et convaincu, comme M. Semet, a sans doute fait preuve de beaucoup de talent dans cet ouvrage; mais, malheureusement pour lui, il a perdu sa peine. Des mélodies mineures, des intentions ingénieuses, une orchestration des plus étudiées n'ont été appréciées que par les amateurs. Nous citerons, dans le premier acte, le chant de Fadet : *Fadet, petit Fadet, prends ta cape;* la chanson du bois joli et le chœur des enfants : *Fadette qui naguère ne dansait.* Dans le second acte, on a remarqué les souhaits de la grand'mère : *Ce soir, oublie en dormant*; les couplets de Cadet-Caillaux : *Je suis jeune et bel homme.* Il y a aussi le chœur dans lequel les effets de cloches sont bien rendus par les cors. Tout est intéressant dans cet opéra, musicalement parlant; le troisième acte renferme aussi des morceaux traités avec beaucoup de goût, entre autres une romance de Landry : *Oui, Fadette, quand je t'appelle.* Distribution : Landry, Barré; Cadet-Caillaux, Potel; le père Barbeau, Gailhard; Fadette, Mme Galli-Marié; la mère Fadet, Mlle Révilly; Madelon, Mlle Bélia.

FAED (John), peintre anglais, né à Burley-Mill, en Ecosse, en 1820. Des l'âge de douze ans, il se mit à peindre des miniatures qu'il vendait aux touristes de son précoce talent. En 1841, il se rendit à Edimbourg et peignit des tableaux de genre, pendant qu'il fournissait des dessins à plusieurs publications illustrées. En 1854, il vint d'abord exercer son art à Londres, et, depuis lors, il a exposé un nombre assez considérable de toiles, parmi lesquelles nous citerons : le *Concours de tir*, la *Vieille mode*, *l'Ancien temps*, le *Coup de l'étrier*, la *Vieille jument Maggie*, la *Fille du garde-chasse*, la *Foire du lowage*, etc.

FAFETONE s. m. (fa-fe-to-ne). Bot. Plante du Sénégal, de la famille des asclépiadées.

* **FAHRKUNST** s. m. — **Encycl.** V. MINE, au tome XI du *Grand Dictionnaire*, page 282.

FAIDE s. m. (fè-de — de l'allemand *fehde*, querelle). Vengeance exercée par ses propres mains, au moyen âge. Il on appelait *droit de faide* le droit de se venger, de punir son ennemi sans recourir à aucune autorité constituée.

* **FAIDHERBE** (Louis-Léon-César), général français. — Après avoir donné sa démission de député (août 1871), il fut mis en disponibilité sur sa demande et fut chargé par le gouvernement d'une mission scientifique en Egypte. Pendant son absence, les électeurs d'un canton de Lille le nommèrent membre du conseil général du Nord (8 octobre 1871). Le général Faidherbe revint en France au mois de février 1872. Au mois de juillet suivant, les villes d'Amiens et de Saint-Quentin lui offrirent une épée d'honneur. Depuis lors, M. Faidherbe a poursuivi ses intéressants travaux géographiques, archéologiques et ethnologiques. Aux élections du 30 janvier 1876 pour le Sénat, il posa sa candidature républicaine dans le département du Nord, mais il ne fut point élu. Outre les ouvrages que nous avons cités, on lui doit : *Notice sur la colonie du Sénégal et sur les pays qui sont en relation avec elle* (1859, in-8°); *Chapitres de géographie sur le nord-ouest de l'Afrique*, avec une carte (1865, in-8°); *Collection complète des inscriptions numidiques (libyques), avec des aperçus ethnographiques* (1870, in-8°); *Nouvelles inscriptions numidiques de Sidi-Arrah* (1872, in-8°); les *Dolmens d'Afrique* (1873, in-8°), *Epigraphie phénicienne* (1873, in-8°); *Essai sur la langue poul, grammaire et vocabulaire* (1875, in-8°); *L'Epargne scolaire* (1876, in-8°). Les ouvrages du général Faidherbe sont très-estimés.

FAIDIT s. m. (fè-di). Nom qu'on a donné aux albigeois, parce qu'ils étaient bannis (du bas latin *faiditus*, bandi).

FAILLANCE s. f. (fa-llan-se; *il* mll. — rad. *faillir*). Manque, défaillance : *Par* FAILLANCE *de cœur et défaut de génie.* (Chateaub.)

* **FAILLY** (Pierre-Louis-Charles-Achille, comte DE), général français. — Il est né à Rozoy-sur-Serre (Aisne) le 21 janvier 1810, et non en 1808. Après le désastre qu'il éprouva à Beaumont (30 août 1870), il dut remettre le commandement du 5e corps au général de Wimpffen (31 août) et il entra à Sedan, où il fut fait prisonnier. Envoyé en Allemagne, il fut interné à Mayence, puis à Wiesbaden, d'où il revint en France après la conclusion de la paix. Il essaya de justifier sa conduite pendant la guerre, dans un écrit intitulé *Campagne de 1870, opérations et marches du 5e corps jusqu'au 31 août* (Bruxelles, 1871, in-8°); mais ses explications furent loin de paraître satisfaisantes. Mis en disponibilité, il a vécu depuis lors sans faire parler de lui.

FAIM-VALLIER s. m. (fain-va-llié — rad. *faim-valle*). Se dit quelquefois d'un homme qui a un grand appétit.

* **FAIRBAIRN** (William), savant ingénieur anglais. — Il est mort en 1874.

FAIRMAIRE (Léon), natur

FALAQUE s. m. (fa-la-ke). Ancien instrument de supplice.

FALBALASSÉ, ÉE adj. (fal-ba-la-sé — rad. *falbalas*). Chargé de falbalas.

— Substantiv. : *Leurs petites mines apparaissent perdues dans le nuage des gazes, le bouillonné des fanfreluches*, le FALBALASSÉ du *linon*. (E. et J. de Goncourt.)

FALBALASSER v. a. ou tr. (fal-ba-la-sé — rad. *falbalas*). Charger, orner de falbalas.

FALCINELLI-ANTONIACCI (Mariano), cardinal italien, né à Assise en 1804, mort en juin 1874. Il entra dans l'ordre des bénédictins et se fit remarquer de Pie IX, qui l'envoya successivement, en qualité de nonce, au Brésil, à Munich et, en 1863, en Autriche. Dans ce dernier pays, notamment, il se signala par l'ardeur de son zèle ultramontain. Dans les derniers temps de sa vie, son intelligence s'altéra. Il commit des imprudences et des indiscrétions, qui décidèrent son rappel à Rome (1873). Falcinelli-Antoniacci, qui était archevêque d'Athènes *in partibus*, fut nommé cardinal le 23 décembre 1873. Il mourut six mois plus tard.

FALCON, province ou territoire de la république de Venezuela, à l'O. Cette province compte 99,920 hab., et elle a pour capitale Coro, port à l'entrée de la presqu'île de Paraguana; 8,000 hab.

* **FALCONNET** (Ernest), magistrat et écrivain français. — Conseiller à la cour d'appel de Paris depuis 1860, il fut nommé en février 1869 président de chambre à la même cour, où il siége encore. M. Falconnet a été membre du conseil général de Saône-et-Loire de 1859 à 1870. Outre les ouvrages que nous avons cités, on lui doit une édition des *Œuvres de d'Aguesseau*, avec une biographie (1865, in-8°). M. Falconnet s'est fait connaître comme hellénisé en traduisant, pour la première fois en français des morceaux lyriques attribués à Orphée. Il a publié dans le *Panthéon littéraire*, les *Petits poèmes grecs* par Orphée, Homère, Hésiode, Pindare, etc., traduits par lui et par divers écrivains (1860, in-8°). Il a revu dans la même collection la traduction de l'*Odyssée*, par Mme Dacier; enfin, il a publié dans la collection Lefèvre les *Lyriques grecs*, avec des introductions et des biographies.

FALGUIÈRE (Jean-Alexandre-Joseph), sculpteur et peintre français, né à Toulouse en 1832. Il vint poursuivre à Paris les études artistiques qu'il avait commencées dans sa ville natale. Admis à l'Ecole des beaux-arts, il eut pour maître Jouffroy, et il remporta le grand prix de Rome en 1859. Deux ans auparavant, il avait exposé au Salon une statuette en plâtre, représentant *Thésée enfant*. Cet artiste plein de fougue, amoureux du mouvement et de la vie, envoya d'Italie deux bustes de jeunes filles, qui figurèrent au Salon de 1863, et le *Vainqueur au combat de coqs*, statue en bronze d'un jet vigoureux, qui attira tout à coup sur lui l'attention et lui valut une médaille à l'Exposition de 1864. De retour en France, le jeune artiste expose une statue en marbre, *Thésée enfant* (1865). A l'Exposition universelle de 1867, M. Falguière obtint une 1re médaille avec son *Vainqueur au combat de coqs*. L'année suivante, il remporta la médaille d'honneur avec *Tarcisius, martyr chrétien*, statue en marbre, qui avait figuré en plâtre au Salon de 1867. Cette œuvre très-forte se recommandait à la fois par l'habileté de l'exécution et par l'expression de la figure du martyr. Un morceau non moins remarquable de M. Falguière est son *Ophélie*, qui parut en plâtre au Salon de 1869 et en marbre à celui de 1872. Nous avons consacré un article spécial à cette statue (v. OPHÉLIE, tome XI). Sa statue de *Pierre Corneille*, pour la Comédie-Française, également exposée en 1872, est d'un beau caractère et fait revivre avec une grande énergie la physionomie si accentuée du plus grand des nos auteurs tragiques. En 1873, M. Falguière exposa la *Danseuse égyptienne*, œuvre d'une extrême séduction. La jeune fille alerte s'élance avec un mouvement rhythmique et déploie un torse très-finement modelé; les draperies, toutefois, sont trop lourdes et les pieds manquent d'élégance. Depuis lors, cet artiste a exposé le buste de *Mme M...* (1874); la *Suisse accueille l'armée française*, groupe en plâtre (1875); le buste en bronze de *Carolus Duran* et la statue en plâtre de *Lamartine* (1876). Cette statue, de très-grande dimension, fut assez vivement critiquée, surtout pour les accessoires et pour les draperies, agitées comme par un coup de vent. Elle a reparu en bronze au Salon de 1877, débarrassée de détails parasites. Dans ces dernières années, M. Falguière a voulu mener de front la sculpture et la peinture. Comme peintre, il a débuté, en 1873, par une toile intitulée *Près du château*, et qui attira peu l'attention. Il n'en fut pas de même de ses *Lutteurs* (1875), tableau plein de fougue, savamment dessiné, et exécuté avec une grande vigueur de touche, qui valut à l'artiste une 2e médaille. Depuis lors, M. Falguière a exposé *Caïn et Abel*, qui eut moins de succès que la toile précédente (1876), et la *Décollation de saint Jean-Baptiste* (1877), œuvre médiocre et qui a été vivement critiquée. Cet artiste a été décoré de la Légion d'honneur en 1870. Lors des inondations terribles qui eurent lieu à Toulouse en juin 1875, M. Falguière fit un appel aux artistes de cette ville pour organiser une vente d'objets d'art au profit des victimes des inondations dans sa ville natale. Cet appel fut entendu; les offres abondèrent et la vente fut très-fructueuse.

FALLIÈRES (Clément-Armand), avocat et homme politique français, né à Mézin (Lot-et-Garonne) en 1841. Reçu licencié en droit, il alla exercer la profession d'avocat à Nérac, où il ne tarda pas à occuper une brillante situation au barreau. Après la chute de l'Empire, M. Fallières devint maire de cette ville et, le lendemain de la guerre, il fut élu membre du conseil général de Lot-et-Garonne. Après la chute de M. Thiers, le gouvernement de combat le révoqua de ses fonctions de maire comme appartenant au parti républicain. Le 20 février 1876, il se porta candidat à la Chambre des députés dans l'arrondissement de Nérac. « Bien avengle, dit-il dans sa profession de foi, qui ne voit pas qu'après tant de secousses et de malheurs, ce qu'il faut à la France c'est le repos, la tranquillité, l'assurance du lendemain et que, dans un pays de suffrage universel, la forme républicaine seule peut assurer ces bienfaits. » Elu par 8,376 voix contre le candidat bonapartiste, M. Caupenne, M. Fallières alla siéger à gauche et vota avec la majorité républicaine, qui donna tant de preuves de sagesse et de modération. Le jeune député se révéla comme un orateur parlementaire plein de talent dans une discussion relative à une proposition de M. Talandier au sujet des inondations. Lorsque le maréchal de Mac-Mahon appela au pouvoir un ministère de combat contre les républicains, M. Fallières signa la protestation des gauches (16 mai 1877), et le 19 juin suivant il fit partie des 363 députés républicains qui votèrent l'ordre du jour de défiance contre le cabinet de Broglie-Fourtou. Le 14 octobre 1877, il a été réélu député de Nérac par 8,957 voix, malgré tous les efforts de l'administration, qui avait désigné pour candidat officiel M. Delfiu, bonapartiste. A la Chambre nouvelle, il a voté pour la commission d'enquête chargée de constater les abus commis par les agents du ministère de Broglie-Fourtou pendant la vacance des chambres (15 novembre) et pour l'ordre du jour contre le cabinet de Rochebouët (24 novembre).

* **FALLOUX** (Frédéric-Alfred-Pierre, comte DE), publiciste et homme politique français. — Son père tenait boutique à Angers, et, d'après Quérard, il dut en partie sa fortune à la grande consommation de suif que firent les Cosaques pendant l'invasion de 1815. Royaliste ardent, il fit preuve d'un si beau zèle clérical et monarchique que Charles X ne crut pas pouvoir refuser au plus humble de ses serviteurs des lettres de noblesse, avec autorisation de posser un nom, au titre de comte, sur la tête de son fils. Cette ordonnance royale fut signée le 2 mai 1830; mais, par suite de circonstances qu'on ignore, elle ne parut au *Bulletin des lois* qu'après la révolution de Juillet, le 30 octobre 1830. Dans les dernières années de l'Empire, le fils du boutiquier d'Angers, le comte de Falloux, essaya à diverses reprises de rentrer dans la vie politique active. Une élection partielle ayant eu lieu en 1856 dans la 2e circonscription de Maine-et-Loire, il se mettait sur les rangs pour le Corps législatif, mais il échoua. Il ne fut pas plus heureux aux élections générales de 1869, aux Sables-d'Olonne, et à l'élection partielle du 11 janvier 1870, où il fut battu à La Roche-sur-Yon, par M. Alquier. Rédacteur du *Correspondant* et clérical, il avait fait partie, dans les derniers temps de l'Empire, du groupe des catholiques dits libéraux, qui avait pour chefs M. Dupanloup, évêque d'Orléans, et le comte de Montalembert, et qui comptait parmi ses membres le futur premier ministre du gouvernement de combat, le duc Albert de Broglie. Lors du concile de Rome (1869-1870), il partagea leur sentiment contre l'inopportunité de la proclamation de l'infaillibilité papale, sans toutefois se mettre en avant, ce qui lui permit de s'incliner sans trop d'inconséquence devant le nouveau dogme qui s'introduisit alors dans le catholicisme. Aux élections du 8 février 1871, il essaya, avec le même insuccès, de se faire élire député à l'Assemblée nationale. Repoussé constamment par le suffrage universel, le comte de Falloux ne consentit point toutefois à se désintéresser de la politique, et, s'il n'en put faire à la Chambre, il en fit dans les salons. Il devint un des fervents apôtres de la fusion des deux branches de la maison de Bourbon. Dans une réunion qui eut lieu le 4 janvier 1872 à Versailles, chez le député de Meaux, et à laquelle assistaient une centaine de légitimistes, M. de Falloux prononça un discours pour indiquer la politique que devaient suivre les monarchistes. D'après lui, la France ne pouvait trouver son salut que dans la monarchie et dans l'étroite union de ses adhérents. Le trône appartenant au comte de Chambord, il serait roi; les princes d'Orléans formeraient la famille royale et le comte de Paris lui succéderait. Tout irait merveilleusement si le comte de Chambord était de son temps et s'il ne tenait absolument au drapeau blanc et à l'absolutisme de droit divin, tandis que les princes d'Orléans veulent le drapeau tricolore et le régime parlementaire. La difficulté de sortir d'une telle situation est grande, mais non insurmontable. Il suffirait, pour la trancher, que l'Assemblée se fît arbitre entre la branche aînée et la branche cadette; qu'elle décidât que le drapeau tricolore serait parsemé de fleurs de lis, et que, comme moyen de transition, elle conférât la régence du royaume à un des princes d'Orléans (le duc d'Aumale). Ce discours, dont nous indiquons l'esprit, provoqua une vive protestation de la part des légitimistes purs, notamment de M. de Franclieu. Dans l'*Univers*, M. Veuillot appela M. de Falloux « une figure d'intrigant » et rappela que « *fallos* est l'étymologie de son nom. » Depuis lors, le fils du négociant d'Angers a été tenu en suspicion par le parti légitimiste, qui l'a accusé d'avoir fait défection pour passer à l'orléanisme. Toutefois, l'incident dont nous venons de parler semblait oublié, lorsque M. de Falloux attira de nouveau sur lui l'attention, au sujet de la lettre adressée par l'évêque Dupanloup au comte de Chambord. Le *Courrier de Bruxelles* ayant affirmé que cette lettre avait été concertée dans une réunion où figuraient des amis des princes d'Orléans, notamment M. de Falloux, celui-ci lui répondit (mars 1873) que l'auteur de l'article avait été induit en erreur, qu'il n'avait eu ni l'honneur d'être présenté à aucun des princes d'Orléans, ni celui d'être appelé dans leurs conseils, qu'il était, en vie, légitimiste éprouvé, mais qu'il ne voulait être ni un légitimiste inconséquent ni un légitimiste aveugle. Après avoir défini ce qu'il entendait par légitimiste inconséquent, il ajouta : « d'appelle légitimistes aveuglés ceux qui, ayant à la bouche des paroles de réconciliation, agissent en commettant des actes qui rendent plus le cœur que des sentiments de haine, et ne cessent de méconnaître les lois les plus élémentaires du cœur humain; qui s'arrogent un brevet exclusif de dévoûment au principe et tranchent les questions les plus délicates, comme si la Providence ne disposait pas seule de la perpétuité des siècles et qui ne permettent pas qu'on suspecte leur amour des libertés publiques, mais ne veulent reconnaître à qui que ce soit le droit d'une observation, sans avoir cause que le concours de presque les partis est indispensable plus encore pour faire durer la monarchie que pour la relever. Se refuser à leurs emportements est un tort irrémissible à leurs yeux, et c'est particulièrement le mien. » Cette lettre produisit une grande émotion dans le parti légitimiste. M. de Franclieu répliqua par une lettre très-vive, dans laquelle il raconta quel avait été le langage de M. de Falloux à la réunion tenue, l'année précédente, chez M. de Meaux. M. de Falloux protesta, dans l'*Union*, contre ce sens paradoxal qu'il prêtait M. de Franclieu, et celui-ci riposta dans le même journal par une nouvelle lettre qui contenait ces mots : « Je laisse à la conscience publique le soin de juger la procédure de mon adversaire. Le nom de mon adversaire est Falloux, le mien est Franclieu! » Quelque temps après, au mois de février 1873, au moment où les légitimistes annonçaient que la restauration de la monarchie de droit divin allait s'imposer à la France. M. de Falloux prononça un discours devant le comice agricole de Segré, confident annuel de ses vues politiques. Il se prononça pour la nécessité d'établir la monarchie définitif. Puis, après avoir dit que la France veut sans ingratitude, sans oubli, rester juste envers le passé, mais s'occuper surtout de l'avenir, il se mit faire l'éloge du maréchal de Mac-Mahon. Continuons, dit-il, à mettre notre confiance en lui et, croyez-moi, inspirons-lui confiance en nous. Le salut de la France sera le prix de cette naturelle et solide union. » Après ce langage, personne ne fut surpris de voir, au mois de novembre suivant, M. de Falloux se déclarer hautement favorable au septennat. Dans un nouveau discours au comice agricole de Segré (septembre 1874), il préconisa la candidature à l'Assemblée du septennaliste Brunet, et fit l'apologie du septennat. « Dans le septennat, dit-il, il y a durant sept ans l'ordre et la paix, et, au bout de ce temps, le loyal respect de la volonté du pays, constitutionnellement exprimée. » Un des partisans de la légitimité, le comte de Quatrebarbes lui répondit par une lettre indignée. « Vous n'êtes plus royaliste, lui dit-il... Pour nous, quelque regret que nous éprouvions de vous voir abandonner le principe de la monarchie traditionnelle, vous vous ne pouvons, nous devons vous remercier de nous avoir dit vous-même si clairement ce que vous êtes aujourd'hui. » Depuis lors, M. de Falloux a fait peu parler de lui. En avril 1876, il eut quelques démêlés avec M. Freppel, évêque d'Angers, au sujet de l'aliénation d'un terrain par la fabrique d'une paroisse de Segré, et, le rascible prélat le frappa, dit-on, d'une excommunication qu'il retira peu après. Depuis lors, M. de Falloux a pris une part active à la fondation de l'université catholique d'Angers. Il a publié dans ces dernières années quelques brochures : *Des élections prochaines* (1869, in-8°); *Du scepticisme politique* (1872, in-8°); *Questions monarchiques* (1873, in-8°); *Augustin Cochin* (1874, in-12). — Son frère, Alfred-Frédéric-Pierre FALLOUX DU COUDRAY, né à Angers vers 1815, entra dans les ordres et alla se fixer à Rome. Après avoir été auditeur de rote, il est devenu chanoine à Rome, régent de la chancellerie apostolique et il a reçu le chapeau de cardinal en 1877. Ce personnage prétend être le véritable possesseur du véritable mouchoir de sainte Véronique, lequel passe pour porter l'empreinte de la face de Jésus-Christ.

FALUTE s. f. (fa-lû). Sorte de brioche, dans la basse Normandie.

* **FALRET** (Jean-Pierre), médecin français. — Il est mort à Paris en 1870. Le dernier ouvrage publié par ce savant aliéniste est intitulé : *Des législations étrangères sur les aliénés et des réformes proposées à la loi de* 1838 (1869, in-8°).

FALSAU (Albert), géologue français, né à Lyon en 1833. Il a employé ses loisirs à des études sur la minéralogie et la géologie de l'est de la France. M. Falsau est devenu membre de l'Académie de Lyon (1873) et de la Société géologique de Paris. Outre des mémoires, on lui doit : *Notice sur la géologie et la minéralogie du canton d'Hyères* (1864, in-8°); *Monographie géologique du Mont-Or lyonnais et de ses dépendances* (1867, in-8°), avec A. Locard; *Des progrès de la minéralogie et de la géologie à Lyon* (1874, in-8°); *Note sur les terrains subordonnés aux gisements de poissons et de végétaux fossiles du bas Bugey* (1874, in-8°); *Recherches sur les végétaux fossiles de Meximieux (Ain)*, insérées dans les *Archives du Muséum d'histoire naturelle de Lyon*; *Etude sur la pozzone des tufs de Meximieux, de Férouges et de Montluel* (1875, in-4°), etc.

FAMGAM s. m. (famm-gamm). Prêtre indou appartenant à un ordre qui tient le second rang dans le royaume de Golconde. Les famgams observent les cérémonies des brahmanes, mais ne se nourrissent que de beurre, de lait et d'herbage. Toutefois, ils s'abstiennent de manger des oignons, dont les veines leur semblent offrir de la ressemblance avec du sang.

FAMILISTÈRE s. m. (fa-mi-li-stè-re — rad. *famille*). Sorte de phalanstère établi pour plusieurs familles. On a aussi donné ce nom à de vastes édifices construits pour loger tous les ouvriers d'une fabrique, ainsi que leurs familles. On peut citer, pour exemple, le familistère fondé par M. Godin à Guise, dans le département de l'Aisne. V. GODIN, dans ce *Supplément*.

Famille indigente (LA), opéra-comique en un acte, paroles de Planterre, musique de Gaveaux; représenté au théâtre Feydeau le 24 mars 1794. Cette pièce, tirée d'une idylle de Gessner, offre des situations intéressantes et des élans de sensibilité. La musique a été écrite avec la verve scénique et la facilité

de Castelnaudary; pop. aggl., 942 hab. — pop. tot., 1,368 hab.

Fanny Lear, ouvrage publié par miss Blackfort. V. BLACKFORT, dans ce *Supplément*.

Fanny Lear, drame en cinq actes, en prose, de MM. Henri Meilhac et L. Halévy (théâtre du Gymnase, 1868). Les auteurs de ce drame ont repris et traité à nouveau le grand talent du sujet du *Mariage d'Olympe*, d'Emile Augier. Il s'agit, comme dans cette pièce, du mariage d'une aventurière du demi-monde, mais ce mariage est plus compliqué. Dans le drame d'Emile Augier, il manque finalement; dans celui de MM. Meilhac et Halévy, il est consommé et c'est sur lui que roule toute l'intrigue. Fanny Lear est la fille d'un matelot anglais. Abandonnée à quinze ans dans les coulisses d'un théâtre, elle prend le parti de monter sur la scène et elle y fait rapidement son chemin; elle devient à la mode, plus comme courtisane que comme actrice, la scène étant de ces jours le moyen le plus fructueux d'exhibition. Riche, l'ambition lui vient; elle veut un nom, un titre, un état dans le monde. Ses amis lui découvrent dans les taverne un mari dépenaillé, mais marqué très-authentique, le marquis de Noriolis. Pour le moment, il est couvert de haillons et sent l'eau-de-vie, mais qu'on le débarbouille et qu'on lui rince la... bouche, il sera peut-être présentable; en tout cas, sa femme sera marquise. M. de Noriolis accepte de grand cœur au marché, et Fanny Lear peut enfin mettre sur ses cartes de visite : Mme la marquise de Noriolis. Il ne s'agit plus maintenant que de quitter l'Angleterre, assez revêche vis-à-vis de ces transformations, pour gagner le continent et prendre place dans la haute vie parisienne. C'est fait et un jour de grande pluie, mécontement, ce luxe, auquel il était peu habitué, tourne la tête au marquis; il devient fou et, désormais, voilà sa femme condamnée à vivre en tête-à-tête avec un insensé et le médecin qu'elle se voit obligée d'attacher à sa personne. Son ambition alors se transforme; puisque le monde ne veut pas la présenter décemment dans le monde, elle prendra pour chaperon une toute jeune fille, Geneviève de Noriolis, petite-fille du marquis, qu'elle marera, dotera, choiera et dont le mari remplira le rôle dévolu originairement au marquis. Ce mari est tout trouvé, c'est M. de Callières, qui était fort amoureux de Geneviève pauvre et qui, sans doute, va raffoler de Geneviève riche. Erreur; M. de Callières veut épouser Geneviève qu'à la condition expresse qu'il ne devra rien à Fanny Lear et qu'une fois mariée elle ne saura même pas que Fanny Lear existe. Celle-ci alors lui substitue un prétendant moins scrupuleux; mais ferme de plus en plus, et le vieil idiot lui-même, le marquis, cloué sur son fauteuil par sa folie et par ses infirmités, retrouve une lueur de raison pour défendre sa petite-fille. « Viens, partons, s'écrie-t-il; quittons cette maison d'infamie où je n'aurais jamais dû entrer. » Fanny Lear survient : « Vous ne partirez pas, dit-elle. Vous, mademoiselle, avez détruit entièrement la religion fondée par son prédécesseur, il en établira lui-même une autre toute contraire. Mais une nouvelle incarnation de Satan sera suivie du rétablissement de sa doctrine.

FAMOSITÉ s. f. (fa-mo-zi-té — rad. *fameux*). Qualité de ce qui est fameux; s'emploie surtout en mauvaise part : *Cet économiste a sagement-il commettre, sans s'en apercevoir, les balourdises d'un ignorant fieffé? Ou bien ne faut-il voir dans les monstruosités qu'il débite que l'effroit calculé d'un spéculateur de* FAMOSITÉ *qui coupe la queue de son chien.* (Eugène Forcade.)

Fanal (LE), opéra en deux actes, paroles de M. de Saint-Georges, musique d'Adolphe Adam; représenté sur le théâtre de la Nation (Opéra) le 24 décembre 1849. Le sujet du poëme est d'une faible invention. Martial, gardien du fanal de Pornic, et le pilote Valentin sont rivaux. Celui-ci, rapportant dans sa barque l'héritage d'un oncle qui doit lui assurer son union avec Yvonne, est sur le point de faire naufrage par la trahison de Martial, qui a éteint les feux du fanal. Malgré cette cruelle vengeance, Valentin a la générosité d'abandonner à celui qui a été son ami ses droits sur Yvonne et même la moitié de sa petite fortune. Ce drame, essentiellement bourgeois, ne pouvait exercer les jeux et les paris, si mêlés à ceux de l'Opéra-Comique, nous donnerons, au moins, un aperçu de ces différentes opérations, qui ne sont point toutefois, ses inégalités ordinaires. Pour ne signaler que les assez bons morceaux, nous nous bornerons à indiquer le chœur du commencement de l'ouvrage : *Le soleil se lève*; le trio chanté par Yvonne, Martial et Valentin : *Que Dieu vous entende et vous fasse heureux!* Dans le second acte, une jolie romance chantée par Poutier : *Adieu, mon pays! adieu, mes amours!* Mlle Jameron, Brémond et Portheuil ont interprété cet ouvrage, qui n'est pas resté au répertoire.

FANFARISTE s. m. (fan-fa-ri-ste — rad. *fanfare*). Musicien appartenant à une fanfare.

FANGHAME s. m. (fan-ga-me). Bot. Nom malgache de l'*euphorbia pirifolia*, arbrisseau vénéneux.

* **FANJEAUX**, bourg de France (Aude), ch.-l. de cant., arrond. et à 23 kilom. S.-E de Castelnaudary; pop. aggl., 942 hab. — pop. tot., 1,368 hab.

Fanny Lear, ouvrage publié par miss Blackfort. V. BLACKFORT, dans ce *Supplément*.

Fanny Lear, drame en cinq actes, en prose, de MM. Henri Meilhac et L. Halévy (théâtre du Gymnase, 1868). Les auteurs de ce drame ont repris et traité à nouveau le grand talent du sujet du *Mariage d'Olympe*, d'Emile Augier. Il s'agit, comme dans cette pièce, du mariage d'une aventurière du demi-monde, mais ce mariage est plus compliqué. Dans le drame d'Emile Augier, il manque finalement; dans celui de MM. Meilhac et Halévy, il est consommé et c'est sur lui que roule toute l'intrigue. Fanny Lear est la fille d'un matelot anglais. Abandonnée à quinze ans dans les coulisses d'un théâtre, elle prend le parti de monter sur la scène et elle y fait rapidement son chemin; elle devient à la mode, plus comme courtisane que comme actrice, la scène étant de ces jours le moyen le plus fructueux d'exhibition. Riche, l'ambition lui vient; elle veut un nom, un titre, un état dans le monde. Ses amis lui découvrent dans les tavernes un mari dépenaillé, mais marqué très-authentique, le marquis de Noriolis. Pour le moment, il est couvert de haillons et sent l'eau-de-vie, mais qu'on le débarbouille et qu'on lui rince la... bouche, il sera peut-être présentable; en tout cas, sa femme sera marquise. M. de Noriolis accepte de grand cœur au marché, et Fanny Lear peut enfin mettre sur ses cartes de visite : Mme la marquise de Noriolis. Il ne s'agit plus maintenant que de quitter l'Angleterre, assez revêche vis-à-vis de ces transformations, pour gagner le continent et prendre place dans la haute vie parisienne. C'est fait et un jour de grande pluie, mécontement, ce luxe, auquel il était peu habitué, tourne la tête au marquis; il devient fou et, désormais, voilà sa femme condamnée à vivre en tête-à-tête avec un insensé et le médecin qu'elle se voit obligée d'attacher à sa personne. Son ambition alors se transforme; puisque le monde ne veut pas la présenter décemment dans le monde, elle prendra pour chaperon une toute jeune fille, Geneviève de Noriolis, petite-fille du marquis, qu'elle marera, dotera, choiera et dont le mari remplira le rôle dévolu originairement au marquis. Ce mari est tout trouvé, c'est M. de Callières, qui était fort amoureux de Geneviève pauvre et qui, sans doute, va raffoler de Geneviève riche. Erreur; M. de Callières veut épouser Geneviève qu'à la condition expresse qu'il ne devra rien à Fanny Lear et qu'une fois mariée elle ne saura même pas que Fanny Lear existe. Celle-ci alors lui substitue un prétendant moins scrupuleux; mais ferme de plus en plus, et le vieil idiot lui-même, le marquis, cloué sur son fauteuil par sa folie et par ses infirmités, retrouve une lueur de raison pour défendre sa petite-fille. « Viens, partons, s'écrie-t-il; quittons cette maison d'infamie où je n'aurais jamais dû entrer. » Fanny Lear survient : « Vous ne partirez pas, dit-elle. Vous, mademoiselle, avez détruit entièrement la religion fondée par son prédécesseur, il en établira lui-même une autre toute contraire. Mais une nouvelle incarnation de Satan sera suivie du rétablissement de sa doctrine.

FAMOSITÉ s. f. (fa-mo-zi-té — rad. *fameux*). Qualité de ce qui est fameux; s'emploie surtout en mauvaise part : *Cet économiste a sagement-il commettre, sans s'en apercevoir, les balourdises d'un ignorant fieffé? Ou bien ne faut-il voir dans les monstruosités qu'il débite que l'effroit calculé d'un spéculateur de* FAMOSITÉ *qui coupe la queue de son chien.* (Eugène Forcade.)

Fanal (LE), opéra en deux actes, paroles de M. de Saint-Georges, musique d'Adolphe Adam; représenté sur le théâtre de la Nation (Opéra) le 24 décembre 1849. Le sujet du poëme est d'une faible invention. Martial, gardien du fanal de Pornic, et le pilote Valentin sont rivaux. Celui-ci, rapportant dans sa barque l'héritage d'un oncle qui doit lui assurer son union avec Yvonne, est sur le point de faire naufrage par la trahison de Martial, qui a éteint les feux du fanal. Malgré cette cruelle vengeance, Valentin a la générosité d'abandonner à celui qui a été son ami ses droits sur Yvonne et même la moitié de sa petite fortune. Ce drame, essentiellement bourgeois, ne pouvait exercer les jeux et les paris, si mêlés à ceux de l'Opéra-Comique, nous donnerons, au moins, un aperçu de ces différentes opérations, qui ne sont point toutefois, ses inégalités ordinaires. Pour ne signaler que les assez bons morceaux, nous nous bornerons à indiquer le chœur du commencement de l'ouvrage : *Le soleil se lève*; le trio chanté par Yvonne, Martial et Valentin : *Que Dieu vous entende et vous fasse heureux!* Dans le second acte, une jolie romance chantée par Poutier : *Adieu, mon pays! adieu, mes amours!* Mlle Jameron, Brémond et Portheuil ont interprété cet ouvrage, qui n'est pas resté au répertoire.

FANFARISTE s. m. (fan-fa-ri-ste — rad. *fanfare*). Musicien appartenant à une fanfare.

FANGHAME s. m. (fan-ga-me). Bot. Nom malgache de l'*euphorbia pirifolia*, arbrisseau vénéneux.

* **FANJEAUX**, bourg de France (Aude), ch.-l. de cant., arrond. et à 23 kilom. S.-E

On y joue quelques saynètes, force ballets et force exercices des gymnasiques, tels que le dompteur de crocodiles ou la femme-poisson.

L'an dernier, M. Oller eut avec le propriétaire de l'immeuble où sont situées les Fantaisies un procès assez curieux. Ce propriétaire, qui n'est autre que Richard Wallace, cet Anglais bienfaisant, si connu par les fontaines dont il a « inondé » Paris, est un philanthrope; en revanche, il déteste les animaux. Or M. Oller avait installé dans son théâtre six lions des plus féroces et le fameux dompteur Daimonico, sans se préoccuper de la défense du propriétaire d'introduire des animaux dans la maison. On a plaidé et sir Richard Wallace a gagné son procès. Quelques jours après, un huissier venait « en personne » enjoindre aux lions d'avoir à déguerpir au plus vite. On le voit, tout n'est pas rose dans la profession d'huissier.

Fantasio, opéra-comique en trois actes, d'après la comédie d'Alfred de Musset, musique de J. Offenbach; représenté à l'Opéra-Comique le 18 janvier 1872. La réputation littéraire d'Alfred de Musset, le succès de quelques-unes de ses pièces ont fait croire qu'on pourrait transporter au théâtre les scènes dialoguées que son imagination capricieuse lui avait dictées; les essais tentés au Théâtre-Français et à l'Odéon n'ont pas réussi; celui qu'on a nouvelle à l'Opéra-Comique a également échoué. L'ouverture est d'un style si haché menu, qu'on l'a appelée introduction; mais, avec ce titre, elle est trop longue. Les couplets de l'étudiant Spark, avec imitation de cloches par le chœur, n'offrent rien d'original; si le musicien avait le talent que les gens qu'il amuse lui accordent, n'aurait-il pas trouvé une occasion de le montrer dans la ballade à la lune?

Voyez dans la nuit brune,
Sur le clocher jauni,
La lune
Comme un point sur un i.

Au lieu de Fantasio, chantant une mélodie humoristique et poétiquement bizarre, on chantait ensuite Patachon, dans les *Deux aveugles* ou *Trombalcazar*. La Reine d'Elsbeth :

Pourquoi ne puis-je voir sans plaisir et sans peine
Les rameurs du zéphyr trembler sur la fontaine,
Et l'ombre des tilleuls passer sur mes bras nus?
Hier j'étais une enfant et je ne le suis plus,

a été mieux traitée. Mais il aurait fallu une autre muse que celle de l'auteur de la *Belle Hélène* pour exprimer le second couplet, bien préférable au premier :

L'eau, la terre et les vents, tout s'emplit d'harmonie;
Un jeune rossignol chante au fond de mon cœur;
J'entends sous les roseaux murmurer les génies;
Tout me parle d'amour, d'ivresse et de bonheur!

Le duo entre Elsbeth et Fantasio est une toute petite valse, tout au plus digne du *Mariage aux lanternes*. Il y a un morceau qui vaut le texte du livret; c'est le chœur des pénitents :

O saint Jean! la joyeuse face
A fait sa dernière grimace,
Toi qui chantais, toi qui raillais,
Grand docteur, tu nous pardonnes.

Ici le parolier et le musicien sont d'accord; appeler un bouffon saint Jean, c'est dépasser les bornes de la raillerie. Le duo de Marinoni et du prince : *Je médite un projet d'importance*, écrit avec des répétitions burlesques qui rappellent *le roi barbu qui s'avance, bu qui s'avance*, aurait réussi sans doute aux Variétés. Le chœur des étudiants :

Tout bruit cesse,
Le jour fuit
Dans le calme de la nuit,

est le morceau le mieux traité de l'ouvrage, musicalement parlant. Le deuxième acte est encore plus faible que le précédent; à peine peut-on citer une assez mauvaise romance, chantée par le prince : *Je ne serai donc jamais aimé pour moi-même*; et les couplets de Fantasio : *C'est le nouveau bouffon du roi*. Dans le troisième acte, la mélodie de la romance d'Elsbeth : *Pauvre, pauvre imprudente*, montre que le musicien fait rentrer dans des moules mélodiques qui lui sont familiers les strophes quelconques de son livret. Quel rapport a cet air à trois temps avec la forme de la strophe formée de vers de six syllabes et de deux syllabes :

Psyché, pauvre imprudente,
Voici
Que ton désir me tente
Aussi;
Pourtant j'étais heureuse;
Pourquoi
Suis-je aussi curieuse
Que toi?

Fantasio n'a pas eu beaucoup de succès à l'Opéra-Comique, mais il n'y a pas d'échec pour M. Offenbach; les représentations d'un de ses ouvrages à ce théâtre ont indirectement corroboré le genre de l'opéra burlesque qu'il a installé, et l'on fait prendre au sérieux, dans le public léger et frivole qui n'y regarde pas de si près. Le rôle du bouffon a été joué par Mme Galli-Marié; celui d'Elsbeth, par Mlle Priola; les autres par Ismael, Potel, Melchisédech et Mlle Moisset.

FANTASMATIQUE adj. (fan-ta-sma-ti-ke — du gr. *phantasma*, fantôme). Qui tient de la vision, du fantôme.

— s. m. pl. Sectaires qui prétendaient que Jésus-Christ n'avait passé qu'en apparence par les épreuves de la vie humaine.

FANTASQUEMENT adv. (fan-ta-ske-man — rad. *fantasque*). D'une manière fantasque.

FANTIN-LATOUR (Théodore), peintre français, né à Metz en 1805, mort à Paris en 1875. Il suivit les cours de l'Ecole de dessin de Grenoble, où il passa sa jeunesse. M. Fantin-Latour avait exécuté de nombreux portraits, lorsqu'il vint à Paris en 1841. Il envoya au Salon de 1842 une *Vierge lisant*, et au Salon de 1844 un *Portrait d'homme*, ainsi que des pastels : un *Groupe*, avec costume du moyen âge, un *Portrait d'enfant* et un *Portrait de jeune fille*. A partir de ce moment jusqu'en 1865, il ne fit plus d'envoi aux Salons de peinture, mais il exécuta un grand nombre de pastels, des portraits et des tableaux religieux, notamment une *Sainte Thérèse*. M. Fantin-Latour reparut à l'Exposition de 1865 avec un *Portrait de femme*, et au Salon de 1866 avec un *Christ en croix*. Depuis lors, il n'exposa plus rien. C'était un artiste de talent, dont la qualité dominante était la grâce et dont les pastels surtout sont hablement traités.

FANTIN-LATOUR (Henri), peintre français, fils du précédent, né à Grenoble (Isère) en 1836. Son père dirigeait son instruction artistique. Il prit ensuite des leçons de M. Lecoq de Boisbaudran, fréquenta l'Ecole de dessin et l'Ecole des beaux-arts de Paris et travailla, vers 1863, dans l'atelier de Courbet. En outre, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'en 1870, il a fait au musée du Louvre blanc et noir des copies, d'après les chefs-d'œuvre des maîtres coloristes. Grâce à ses incessantes études, M. Fantin-Latour a appris tout ce qu'il faut savoir en art. Il est devenu un savant dessinateur et un coloriste des plus fins. Possédant le don de l'observation, appartenant par la tournure de son talent à ces artistes qui suivent la voie tracée par Chardin, il s'est fait connaître par des portraits, par des natures mortes, par des scènes intimes, qui lui ont assigné un rang des plus distingués parmi les jeunes peintres de la génération actuelle. M. Fantin-Latour a débuté au Salon de 1861 par trois *Etudes* d'après nature. Il a exposé ensuite la *Lecture* (1863), ainsi qu'un *Portrait* et *Féerie*, qu'on vit cette même année au Salon des refusés. Au Salon de 1864, le jeune artiste envoya, outre une *Scène du Tannhauser*, une toile intitulée *Hommage à Delacroix*, dans laquelle il avait réuni autour du grand peintre coloriste les portraits de Charles Baudelaire, Champfleury, Duranty, Manet, etc., et son propre portrait. Dans le *Tonst*, qui figura à l'Exposition de 1865, M. Fantin-Latour avait groupé autour de la Vérité quelques-uns des personnages que nous venons de citer, avec le peintre Vollon et le poëte Astruc; puis il exposa : *Portrait de femme*, *Nature morte* (1866); le portrait de *Manet* et un autre *Portrait* (1867); le *Lever* (1869); la *Lecture*, *Un atelier aux Batignolles* (1870). Dans ce dernier tableau, il avait représenté le peintre Manet faisant le portrait du poëte Astruc, et derrière lui Emile Zola, Monet, B